

TOMAS ESPEDAL

Contre l'art

(les carnets)

roman traduit du norvégien
par Terje Sinding

ACTES SUD

à ma mère

AVRIL

C'est aussi une tâche qui exige du courage : rester.

KRISTIAN LUNDBERG

Mon premier nom a été fabriqué en usine, coulé dans du métal ; il possédait une certaine durabilité. J'ai tâché de l'oublier. J'ai quarante-trois quarante-quatre quarante-cinq quarante-six ans. J'écris ceci en septembre. Je suis né un douze novembre sous le signe du Scorpion. On m'a dit que le scorpion, lorsqu'il est menacé et qu'il se trouve acculé, lève son dard et l'enfonce entre les plaques de sa carapace ; le venin est injecté. Printemps, automne ; l'automne est la saison que je préfère entre toutes, l'été est fini, je peux commencer à travailler, novembre, septembre, le neuf ou le dix-neuf, le vingt-neuf ; je commence à écrire le matin ou le soir. La maison est silencieuse. Je ne suis ni menacé, ni acculé, je lève la main droite et pose la pointe de mon crayon sur le papier ; le venin est expulsé. J'écris. La première phrase, comme si on plantait une aiguille dans la peau, une légère résistance, souple, puis l'aiguille y pénètre, elle s'enfonce et rencontre une veine ; il est nécessaire d'oublier. Mon second nom était plus difficile, plus souple, plus dur, un nom de femme. Il m'a fallu longtemps pour le détruire. Non pas parce qu'il était impénétrable, mais parce qu'il était ancien, il était celui d'un lieu ; je n'y suis jamais allé.

Je suis né dans une ville, le nom appartient à sa périphérie, un nom aride, venté et coriace, il s'est brisé comme un arbre récalcitrant. La première phrase doit être dure comme l'acier. On la forge, on la meule et on la brosse, on la taille et on la polit, un artisanat. Le bruit mécanique de la machine à écrire, comme si, seul dans une usine, on écoutait les voix des absents ; mains oisives, lourdes chaussures qui martèlent le sol sans faire de bruit. La phrase brille. Dure comme l'acier. Nous avons en commun, ma fille et moi, d'avoir perdu notre mère. J'ai perdu ma mère en avril, elle a perdu la sienne en septembre. Je n'ai pas su quoi dire, que faire pour la consoler, les seuls mots que j'ai trouvés, les premiers mots que j'ai prononcés, les voici – comme si j'étais un enfant, comme si aucune différence d'âge nous séparait, comme si je voulais qu'elle me console et que nous puissions nous étreindre dans un deuil partagé, deux semblables, du même âge, comme si, en l'espace de quelques minutes silencieuses, j'avais fait d'elle une adulte, ma future compagne, mon espérance ; en les entendant elle s'est détournée, furieuse et effrayée, ce n'était pas une consolation – les premiers mots que j'ai prononcés, les voici : nous n'avons plus de mère.

Ma fille a quinze ans et elle ne connaît pas son père. On pourrait dire qu'il y a un homme qui écrit des livres, et un homme entièrement différent qui est son père. Depuis qu'elle a perdu sa mère, je fais tout mon possible pour être un bon père. J'ai aussi essayé d'être une sorte de mère, c'était une grossière erreur que j'ai commise avec beaucoup d'énergie et une volonté inflexible ; j'ai cessé d'écrire, cessé de voyager, j'ai mis fin à quelques amitiés et je me suis installé dans mon nouveau foyer telle une mère. Je ne

quittais que rarement la maison. Je restais là, à ranger et à nettoyer, je n'arrêtais pas de laver, les chambres, les draps, ses vêtements. Je faisais le dîner et le petit-déjeuner, je lui préparais une gamelle pour l'école. Des repas à heures fixes. Des vêtements propres. Toujours quelqu'un à la maison, matin et soir. Ça me plaisait beaucoup, plus que je ne l'aurais cru ; j'adorais faire les courses, cuisiner, ranger, laver le linge, le mettre à sécher sur le fil, ça me faisait du bien. Mais l'enfant n'était pas contente ; non seulement sa mère lui manquait, mais son père aussi. Un jour elle a dit : Pourquoi tu es tout le temps à la maison ? Pourquoi tu ne peux pas me laisser tranquille, me laisser seule, rien qu'un jour, pourquoi tu ne t'en vas pas ?

Je suis allé en ville.

À contrecœur je suis allé en ville, pour faire quoi ?

Pour passer le temps j'ai erré dans les rues, deux, trois, quatre heures, puis je suis rentré. Je voulais être à la maison, avec ma fille. Elle avait besoin d'un père et elle s'est retrouvée avec un homme brisé par le chagrin, il a cru qu'il allait perdre la raison, devenir fou, il a cru qu'il allait mourir, tomber malade, il a cru qu'il allait tout perdre, la maison, l'enfant, il était certain qu'un malheur allait arriver. Il l'attendait, mais le malheur n'est pas arrivé. J'attendais un malheur, mais le malheur n'est pas arrivé, pas dans notre maison. Le voisin a fait une crise cardiaque, il s'est écroulé devant sa porte. Le nid d'oiseau du jardin a été pillé par un rapace, il l'a fait tomber de l'arbre, il a cassé les œufs et dévoré les poussins, puis il s'est envolé. Des malheurs arrivaient sans cesse, tout le temps, partout, mais pas dans notre maison. Notre maison était à l'abri, la paix y régnait. Et

dans cette paix, dans cette attente, je me suis mis à écrire. Chaque matin, quand ma fille était à l'école, je m'installais à mon bureau. Dans la maison régnait un silence blanc, gris. Il me faisait peur, je n'étais pas habitué au silence ; dans l'attente du malheur, je l'avais chassé à force de laver et de ranger, mais maintenant il était là, il est arrivé comme un bonheur soudain et inattendu. Le silence a pris possession de la maison, au bout de quelques semaines il a commencé à faire partie de moi, il s'est installé dans ce que j'écrivais.

Comme de la neige. Une neige blanche, grise, après un long été et un automne chaud. Vent, pluie et soudain neige, la première neige. Sautant de gauche à droite dans le jardin, les corneilles tracent des mots dans la neige ; petits gribouillis noirs, dessinés à la hâte, les oiseaux écrivent, rapidement et avec précision, ils écrivent : l'hiver arrive.

Les roses se figent.

Blanches, couvertes de givre.

Elles n'ont pas eu le temps de se faner, elles semblent figées dans leur mort, prises dans le gel contre le mur blanc de la maison, attachées contre le mur par des fils de laine rouge ; attachées, figées, forcées à rester là telles des bouches congelées grandes ouvertes dans le noir.

Le matin, brouillard. Il s'évanouit, reste suspendu comme des traces d'eau dans les froissures des pétales de rose, les cheveux mouillés attachés en queue de cheval serrés si fort dans la main que tu cries le silence du dehors, viens. L'hiver arrive, de nouveau trop tôt, et la neige fond le brouillard se dissipe le soleil perce le feuillage blanc et darde les pétales de rose gelés qui se referment trop tard et se fanent.

Les fleurs attachées par les fils de ton pull rouge.
Des roses grimpantes blanches.

Dans le jardin.

Devant la maison, attachées contre la façade blanche par des fils de laine rouge punaisés sur le mur et noués autour des tiges de manière à redresser les fleurs vers la fenêtre devant laquelle j'écris.

Attachées.

Attachées contre la maison où moi-même je reste attaché au lit sur lequel je suis allongé, à la chaise sur laquelle je suis assis. Je parcours la maison, attaché à un câble, je n'ai aucun désir de partir ou de me libérer. Au contraire, je travaille assidûment à serrer les fils invisibles, à les renforcer, à les rendre plus solides, plus résistants, plus longs, de sorte que je puisse les nouer plus fort, les enrouler plusieurs fois autour de ma bouche, de mon cou, de ma poitrine, les enrouler sans cesse, les serrant de plus en plus fort jusqu'à me retrouver enfermé dans un cocon blanc et dur. Une couche protectrice de fils attachés aux murs et au sol, au bureau et à la chaise ; me voici emprisonné et résigné, forcé à regarder la fragile construction se faire si vaste qu'on pourrait la considérer comme un foyer.

Un foyer.

Par ici, par ce chemin, par cette allée gravillonnée qui monte doucement vers la maison et qui en a la couleur, car elle en fait partie, elle est un prolongement de la porte, la continuation de quelque chose qui se trouve à l'intérieur ; le lit peut-être, où il est allongé, refusant de se lever.

Ces heures du milieu de la journée, quand on est parfaitement éveillé et qu'on s'allonge sur le lit, non pas pour dormir, non pas pour se reposer,

mais pour regarder par la fenêtre, contempler le ciel, être encore plus éveillé. Si éveillé que celui qui est allongé comprend soudain qu'il pourrait rester ainsi à tout jamais, immobile et sans pensées, mais avec un regard si limpide qu'il en devient douloureux. Que voit-il ? Le ciel, les nuages, rien de plus. Mais son regard bouge, il voit les murs et le plafond de la chambre où il est allongé, la lampe sur le bureau devant la fenêtre, la chaise et le tapis, les livres sur la table de nuit et les carnets dont la couverture est de la même couleur que la maison, et tout ça le fait penser à ce qu'il ne voit pas, ce qu'il aurait dû décrire : l'allée gravillonnée qui descend, cette allée où les arbres jettent des ombres si dures et infranchissables qu'il doute d'être un jour capable de les enjambrer pour quitter cette maison.

La lettre : "Il est sans doute vrai que je partage le goût de Bonnard pour l'inconfort. Des meubles simples, des chaises dures, une pièce spartiate, sans ornements. On dit que dans son atelier il n'y avait rien pour se reposer, ni sofa, ni meubles ; je crois qu'il aimait trop cela pour vouloir le posséder, il l'a mis dans son travail. Son travail consistait à voir. Dans le jardin, devant la fenêtre, Marthe est négligemment allongée sur une chaise longue. Elle est décoiffée, porte une robe de chambre blanche, c'est le matin ou le soir. Son travail consistait à la regarder, il notait tout ce qu'elle faisait ; qu'elle se réveillait le matin, qu'elle se levait, prenait un bain, se préparait un petit-déjeuner, brodait une nappe, écrivait une lettre. Elle est assise dans le jardin, la lettre est posée sur la table recouverte de la nappe brodée. La lumière filtrant à travers les arbres fruitiers, le panier

de cerises, nous pourrions presque les manger. Je suis assis à mon bureau et je regarde par la fenêtre ; les arbres fruitiers, la table de jardin, la chaise longue vide, nous sommes samedi ou dimanche. J'essaie d'écrire, mais je n'y arrive pas ; à la place, j'écris cette lettre : j'ai besoin de toi."

Cette journée, je l'ai ratée, c'est devenu une journée impossible, elle n'est pas devenue ce que je voulais, mais que voulais-je faire de cette journée ?

Pourrais-je dire que je l'ai perdue, que j'ai perdu cette journée ? Combien de journées ai-je perdues ainsi ? Ça n'a pas été ma journée. Elle avait pourtant bien commencé, c'était le bon commencement d'une bonne journée ; j'ai franchi la porte, j'ai pris l'allée gravillonnée, je suis sorti par le portail et j'ai tourné à gauche, faisant un grand détour pour aller à la supérette ; en rejoignant mon sentier habituel, j'ai vu que c'était le commencement d'une bonne journée : au-dessus de la maison du voisin, des nuages. Des nuages lourds, immobiles, d'une épaisseur et d'un poids tels qu'on ne pouvait que s'arrêter pour les regarder. Des nuages omineux ? S'ils pouvaient tomber aussi lourdement qu'ils étaient suspendus dans le ciel, ils auraient écrasé la maison du voisin. Mais ils tombaient sous forme de pluie ; il pleuvait. Une pluie douce, légère, sur le toit du voisin, elle me mettait en joie. Le temps s'est éclairci, le ciel s'est fissuré, le soleil a percé ; j'allais à la supérette. À droite maintenant, et je traverse la clairière entre les arbres, une clairière dans la forêt ; c'est l'essence même d'un lieu. Mais quel genre de lieu ? Un non-lieu ? C'est pourtant un lieu, il est perceptible. Rien n'est visible. Ni audible. Seulement perceptible. Perceptible chaque fois que je franchis cette ouverture

entre les arbres, que je pénètre dans cette clairière de la forêt. Ici je m'arrête. Rien d'autre ; seulement s'arrêter. Dans ce même lieu. S'arrêter toujours dans ce même lieu. Un lieu d'arrêt, peut-être ? Hier j'ai imaginé un animal dans ce lieu. Un écureuil, oui, c'était un écureuil en fuite ; il me fuyait. Aujourd'hui, c'est autre chose que j'ai aperçu ; un groupe d'inconnus assis ou allongés dans l'herbe. On avait étendu des plaids. On était assis ou allongé dans l'herbe ; une excursion ; j'ai seulement remarqué les vêtements, des vêtements d'été, blancs. Pas de voix, pas de mots, rien que le silence. Après coup, je me suis dit qu'ils devaient être morts, qu'ils appartenait à une autre époque ; je suis passé devant eux sans faire de bruit, et à l'instant même un des visages m'a paru familier, j'ai fait un salut de la main, mais on n'a pas répondu à mon salut. Elle ne m'a pas reconnu.

Ce n'est pas là que j'ai perdu ma journée.

Poursuivant mon chemin, j'arrive devant l'enclos des chevaux. Ils sont là, au milieu du pré, immobiles comme des statues ou presque, puis l'un d'eux se met à bouger : ses muscles deviennent visibles, une violente contraction sous son pelage lisse, il piétine le sol ; le bruit effrayant des sabots, comme un présage de guerre ou de mort. Un malheur. Une chose terrible. Le cheval a galopé jusqu'à l'endroit où je me tenais ; je n'ai pas ressenti la moindre peur. Et puis : la manière dont le souffle d'air créé par l'animal m'a frappé le visage. L'odeur de peau, de crin, m'a frappé le visage. Et cela aussi, c'était une joie.

Est-ce le moment où la journée a basculé, qu'elle s'est retournée contre moi ? Je ne l'avais pas encore perdue ; je suis passé devant l'enclos et j'ai cassé une branche d'un arbre qui gisait au sol ; le travail du

fermier, le chauffage d'hiver du fermier, j'ai cassé une branche de bonne taille : je dois affronter les chiens. Les chiens du fermier ; ils sont en liberté. Quatre chiens en liberté, ils courent en meute. Et maintenant je sens la peur ; la peur que ne m'inspirent pas les chevaux, je l'éprouve devant les chiens. Elle me fait du bien. Cette peur me fait du bien. Mon cœur bat fort, mes mains s'éveillent ; mes pieds, mon sang, mon corps entier s'animent ; les chiens me cernent. Ils aboient, montrent les dents, attrapent la manche de ma veste et tirent dessus, et je brandis mon bâton. Un coup de sifflet. C'est le fermier qui donne un coup de sifflet, les chiens me lâchent, s'en vont. J'ai besoin des chiens, besoin de la peur, mais le fermier ne me fait aucun bien : cette idée de propriété. Que ses terres comprennent toutes ces parcelles boisées, ces champs et ces rochers, ces plages et ces côtes, qu'il s'estime propriétaire de cette partie de l'île, je ne le supporte pas. Et aujourd'hui, alors que la journée est à moi, je tombe sur lui ; un homme râblé et corpulent au visage dur, rougeaud, sanguin ; je lui ai mis mon index sous le nez. Les chiens doivent être tenus en laisse sur toute l'île, lui ai-je dit. Ici, c'est mon chemin pour aller à la supérette. C'est mon chemin pour aller à la mer. Je nage quand je veux, où je veux, et ce printemps, cet été, ai-je dit, mon dernier été sur l'île, ce n'est pas toi et tes chiens qui vont m'en empêcher.